

Le sombre faubourg Saint-Germain : un espace « sémiophore » dans la littérature

Barnabé PIRET, ULiège

Je commencerai cette allocution en citant un extrait du *Livre des Passages* de Walter Benjamin :

On montrait dans la Grèce antique des endroits qui permettaient de descendre aux enfers. Notre existence éveillée est, elle aussi, un paysage où s'ouvre, en des endroits cachés, un chemin qui mène aux enfers, un paysage plein de lieux discrets où débouchent les rêves. Chaque jour nous passons devant eux sans rien soupçonner, mais dès que le sommeil vient, nous nous empressons de chercher à tâtons ces ouvertures et nous nous perdons dans les corridors obscurs. Le labyrinthe des immeubles dans la ville ressemble à la conscience pendant la journée ; les passages (ce sont les galeries qui conduisent à son existence antérieure) débouchent le jour dans les rues, sans qu'on les remarque. Mais la nuit venue, leurs ténèbres denses se détachent de façon terrifiante de la masse obscure des immeubles, et le promeneur attardé presse le pas en passant devant eux, à moins que nous ne lui ayons donné le courage d'emprunter l'étroite ruelle¹.

Attardons-nous sur cette analogie entre les accès cachés de la conscience et certaines structures qui ont fait le Paris moderne du XIX^e siècle : les célèbres passages, les galeries du métro... Dans ces pages de citations et de fragments consacrés au Paris antiquisant, aux catacombes, aux démolitions, Benjamin appréhende les enfouissements et les replis d'une fantasmagorie moderne et infernale. Le passage marchand métaphorise à son sens la damnation de l'humanité, tandis qu'Hausmann est une sorte de Méphistophélès promettant un espace urbain fonctionnel, assaini et producteur de marchandises. Benjamin s'intéresse au lassis des rues et des tracés d'une ville qui se fait et se défait, à la dynamique du remplacement et de la superposition de la topographie parisienne.

Portons notre regard sur le faubourg Saint-Germain. C'est un espace qui peut être considéré comme une presque friche laissée par Hausmann. Le faubourg Saint-Germain, situé hors des enceintes médiévales de Paris, est donc l'espace d'abord historiquement rural puis urbain compris entre le boulevard des Invalides à l'Ouest et la rue des Saints-Pères à l'Est, la Seine au Nord, la rue de Sèvres au Sud. Il a été progressivement loti entre le XVII^e et le XX^e siècles. Sur le plan sociologique et fonctionnel, la proximité de nombreuses communautés religieuses, celle de l'hôtel des Invalides, et la recherche déjà hygiéniste de lieux de vie plus sains poussent la noblesse à délaisser les anciens quartiers de la rive droite, comme le Marais, et à s'établir durablement dans le faubourg aux XVII^e et XVIII^e siècles. Elle y fait construire de nombreux hôtels aristocratiques. C'est donc un quartier en vue, qui a une place importante dans la géographie mondaine, mais qui, selon l'expression d'Antoine Lilti, « ne parvient pas à se construire une mythologie² » sous l'Ancien Régime. Par exemple, la littérature du XVIII^e siècle l'évoque à peine. Pendant la période révolutionnaire, de nombreux hôtels sont transformés en bureaux pour l'administration

¹ BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des passages*, éd. Rolf Tiedemann, Paris, Cerf, 2021, p. 109.

² LILTI, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, p. 141.

d'État. Il faut attendre la Restauration pour que le quartier, proche des Tuileries, soit réinvesti par la noblesse à qui profite la politique favorable de Charles X. La Monarchie de Juillet et surtout le Second Empire, avec la création de nouveaux quartiers confortables par Haussmann, particulièrement sur la rive droite, va rebattre les cartes de cette topologie mondaine. Une partie de la noblesse abandonne le faubourg Saint-Germain et migre donc vers de nouveaux quartiers, comme elle avait autrefois délaissé le Marais.

Ce sont là des aspects purement historiques, mais, ce qui est intéressant, c'est qu'au XIX^e siècle, le faubourg Saint-Germain fait réellement son entrée dans le domaine du symbolique, de l'imaginaire, du rêve pour revenir à la métaphore de Benjamin. La littérature s'en est largement emparée, à commencer par Balzac. Mais je voudrais dire aussi qu'il y a un marqueur formel qui témoigne directement de cette consécration symbolique, c'est l'usage métonymique de l'expression « le faubourg Saint-Germain » avec des variantes comme « Le Faubourg » ou variante corrigée « le Noble Faubourg », qui ne parle plus tant du quartier, mais du groupe social de la haute noblesse légitimiste qui est supposée y vivre. L'expression va même jusqu'à désigner son style de vie, voire une atmosphère... Ce qu'il y a d'encore plus frappant, c'est qu'il y a eu un phénomène de sédimentation sémiotique ou de mémoire culturelle qui a fait que la métonymie a fini par avoir une existence autonome. Alors même que la noblesse avait en partie déserté le faubourg Saint-Germain, on continuait à employer l'expression. Le lien entre le territoire et l'identité a été défait. Il y a eu ce qu'on peut appeler une déterritorialisation. L'espace résidentiel était défonctionnalisé parce que dépeuplé. Il a perdu de son attractivité et de son intensité mondaine, et, à côté de cela, la culture aristocratique qui en émanait a maintenu sa vitalité symbolique.

Dans une émission de radio de France Culture diffusée en 1978, au cours d'une marche exploratoire dans Paris consacrée au lieux proustiens, Roland Barthes a relevé ce qui apparaît comme un paradoxe : le faubourg en tant que société est surreprésenté dans *La Recherche* (il est pour reprendre ses termes « socialement légendaire »), tandis que le quartier physique de la rive gauche est profondément discrédité. Il donne en exemple le passage du *Côté de Guermantes* où de vieilles cousines du duc de Guermantes viennent annoncer à ce dernier la mort d'un parent :

Aussi, bien que descendues des hauteurs de l'hôtel de Bréquigny pour voir la duchesse (ou plutôt pour lui annoncer le caractère alarmant, et incompatible pour les parents avec les réunions mondaines, de la maladie de leur cousin), ne restèrent-elles pas longtemps, et munies de leur bâton d'alpiniste, Walpurge et Dorothee (tels étaient les prénoms des deux sœurs) reprirent la route escarpée de leur faîte. Je n'ai jamais pensé à demander aux Guermantes à quoi correspondaient ces cannes, si fréquentes dans un certain faubourg Saint-Germain. Peut-être considérant toute la paroisse comme leur domaine et n'aimant pas prendre des fiacres, faisaient-elles de longues courses, pour lesquelles quelque ancienne fracture, due à l'usage immodéré de la chasse et aux chutes de cheval qu'il comporte souvent, ou simplement **des rhumatismes provenant de l'humidité de la rive gauche** et des vieux châteaux, leur rendaient la canne nécessaire. Peut-être n'étaient-elles pas parties, dans le quartier, en expédition si lointaine, et, seulement descendues dans leur jardin (peu éloigné de celui de la duchesse) pour faire la cueillette des fruits nécessaires aux compotes, venaient-elles, avant de rentrer chez elles, dire bonsoir à M^{me}

de Guermantes, chez laquelle elles n'allaient pourtant pas jusqu'à apporter un sécateur ou un arrosoir³.

Cette digression sur les cannes d'« un certain faubourg Saint-Germain » fait bien sûr sourire. Mais parmi toutes les explications apportées par le narrateur, Barthes ne retient que l'idée des rhumatismes et de l'humidité. Il se focalise peut-être trop sur la cause réellement historique et oppose par conséquent le discrédit très hygiéniste porté sur l'ancien territoire de la noblesse et la légende sociale qui survit dans les quartiers haussmanniens. Il me semble que ce passage, pris dans son étendue, compense en réalité la défonctionnalisation. On est en fait proche de ce que Krzysztof Pomian a appelé un *sémiophore* pour définir les objets de collection, soit un objet — ici j'étends la notion à la description des lieux — qui a perdu son utilité première, mais qui est refonctionnalisé, rechargé en signification comme un objet de contact entre le visible et l'invisible⁴, c'est-à-dire un passage... On est également proche de ce que Francesco Orlando a nommé dans son livre consacré aux objets désuets dans l'imagination littéraire « le retour du réprimé anti-fonctionnel⁵ », soit une fonctionnalité de récupération, dont les finalités peuvent être diverses : stylistiques, esthétiques, idéologiques...

C'est visiblement ce qui est à l'œuvre dans l'extrait du *Côté de Guermantes*. Par exemple, si l'on reprend le stigmatisme a priori fonctionnaliste l'« humidité de la rive gauche ». Il faudrait intégrer deux aspects de contexte pour le remettre en perspective. Sur le plan esthétique d'abord : la citation que j'ai lue est trop courte pour s'en rendre bien compte, mais ce passage fait partie d'une longue métaphore filée, qui court sur plusieurs pages. Tout part de la perspective que le héros Marcel a du faubourg Saint-Germain depuis la fenêtre de sa chambre. La lumière, les reliefs et les textures du faubourg lui évoquent tantôt les Alpes suisses ou les toits de Venise, tantôt un tableau hollandais. L'extrait que commente Barthes est l'aboutissement d'une riche série d'images. Il m'apparaît que l'humidité du faubourg participe et clôt pleinement ce geste analogique et stylistique.

Détail encore plus important, Proust donne deux sources égales à l'humidité : certes, il y a la rive gauche, mais il ne faut pas oublier le deuxième élément de la coordonnée : les vieux châteaux. Ainsi, bien que souffrant de rhumatismes, les deux dames à cannes se voient dotées par le narrateur d'une vitalité rurale et terrienne. Plus encore, le faubourg lui-même est décrit comme un coin de campagne où on cueille des fruits dans les jardins pour en faire des compotes. Il me semble qu'on peut expliquer par deux raisons l'urbanité paradoxale du faubourg Saint-Germain proustien.

Tout d'abord, observons une refonctionnalisation de nature cette fois-ci idéologique du territoire. Les rhumatismes et l'humidité de la rive gauche relèvent d'un discours courant au XIX^e siècle, qui prête à la cité moderne un pouvoir de corruption, d'affaiblissement et d'empoisonnement, voire de féminisation des corps. La campagne quant à elle était réputée offrir la salubrité et la solide santé dont jouissent les paysans. Éric-Mansion Rigaud, spécialiste de l'histoire sociale et culturelle de la noblesse au XIX^e et XX^e siècles, a montré combien ce groupe social, alors en pleine crise identitaire, a réinvesti le monde rural au XIX^e siècle et a

³ PROUST, Marcel, *Le Côté de Guermantes*, dans : *À la recherche du temps perdu*, éd. Thierry Laget et Brian G. Rogers, Paris, Gallimard, 1988, pp. 557-558.

⁴ POMMIAN, Krzysztof, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1987, pp. 30-37.

⁵ ORLANDO, Francesco, *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire. Ruines, reliques, raretés, rebuts, lieux inhabités et trésors cachés*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 25.

polarisé ses valeurs en opposant, je cite E.-M. Rigaud, « le péril urbain et la campagne enchantée⁶ ». On reconstruit alors une « France châtelaine⁷ ».

La deuxième raison est fortement liée à la première, puisqu'on peut considérer que le faubourg Saint-Germain, à cause de la politique urbanistique du XIX^e siècle, a pris, dans sa réalité spatiale, dans sa morphologie, un caractère hybride mi-urbain, mi-rural. Il est ce qu'on appellerait volontiers aujourd'hui le tiers-espace. Suivant la définition qu'en donne Martin Vanier, il est une sorte d'espace « glocal⁸ », tenant à la fois du local centré sur son propre fonctionnement et pris dans le global, soit « pris dans des logiques qui l'extravertissent⁹ ». Il me semble que l'empreinte partielle laissée par le baron Haussmann dans le faubourg Saint-Germain en a fait un espace urbain particulièrement complexe. Il est traversé de grandes percées modernes, comme les boulevards Saint-Germain et Raspail et à la fois sa maille urbaine présente des enclaves préservées ou abandonnées — selon l'interprétation qu'on en fera — qui sont autant de fenêtres ouvertes sur le passé de Paris ou sur un bocage champêtre rêvé par l'aristocratie. Ces réalités à la fois urbanistiques et sociologiques expliquent la haute valeur sémiophorique que Proust a donnée au faubourg Saint-Germain.

À présent, en guise de conclusion, je souhaiterais prolonger l'analyse du cas proustien et montrer que le faubourg Saint-Germain, envisagé comme un tiers espace, est un sémiophore courant pour l'anti-modernité littéraire.

Je me centrerai sur deux courts extraits, l'un tiré du roman *Mensonges* (1890) de Paul Bourget, l'autre vient de « Véra » (1874), l'un des *Contes cruels* de Villiers de L'Isle-Adam :

La voiture était un de ces fiacres sans numéro qui stationnent à la porte des cercles, et, tout en assurant son cheval, le cocher, peu habitué à ce coin provincial de Paris, se prit à regarder, comme faisait son client lui-même, cette entrée de rue, vraiment excentrique, bien qu'elle fût située sur le bord du faubourg Saint-Germain. Mais à cette époque, — en 1879 et vers le commencement de février, — cette rue Coëtlogon, qui joint la rue d'Assas à la rue de Rennes, présentait encore la particularité d'être close par une grille. La nuit, elle s'éclairait d'une lanterne suspendue, suivant l'ancienne mode, à une corde transversale. Aujourd'hui la physionomie de l'endroit a bien changé. Il a disparu, le mystérieux hôtel, à droite, placé de guingois au milieu de son jardin, où s'abritait sans doute une calme existence de douairière. Les terrains vagues qui rendaient cette rue Coëtlogon inabordable aux voitures du côté de la rue de Rennes, comme la grille l'isolait du côté de la rue d'Assas, ont été nettoyés de leurs amas de pierres. Les becs de gaz ont remplacé la lanterne. À peine si deux pavés un peu inégaux marquent la place des barreaux sur lesquels jouaient les portes mobiles de la grille, que l'on poussait seulement chaque soir au lieu de les verrouiller¹⁰.

C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées, roulaient, attardées, après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jardins séculaires ; le cintre était surmonté de l'écusson de pierre, aux armes de l'antique famille

⁶ MANSION-Rigau, Éric, *Le donjon et le clocher. Nobles et curés de campagne de 1850 à nos jours*, Paris, Perrin, p.127.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁸ VANIER, Martin, « Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique », dans : *Revue de géographie alpine*, t.88, 2000, p. 110.

⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰ BOURGET, Paul, *Mensonges*, Bourget, Paris, Alphonse Lemerre, 1890, p. 2.

des comtes d'Athol, savoir : *d'azur, à l'étoile abîmée d'argent*, avec la devise *Pallida Victrix*, sous la couronne retroussée d'hermine au bonnet princier. Les lourds battants s'écartèrent. Un homme de trente-cinq ans, en deuil, au visage mortellement pâle, descendit. Sur le perron, de taciturne serviteurs élevaient des flambeaux. Sans les voir, il gravit les marches et entra. C'était le comte d'Athol¹¹.

Je souhaiterais relever dans les deux textes le caractère périphérique et afonctionnel du faubourg Saint-Germain, ou pour reprendre le terme de Bourget dans son sens le plus littéral : *excentrique*. La lumière y est rare : le faubourg est qualifié de *sombre* et il est éclairé par des lanternes *suivant l'ancienne mode*. La mobilité y est rendue compliquée, le cocher parisien n'y ayant pas ses habitudes. Or, s'il y a bien une fonction qui caractérise la ville moderne au XIX^e siècle, c'est celle du déplacement, de la mobilité. Les artères urbaines s'élargissent pour se remplir de toute l'énergie vitale et commerciale du monde moderne. Il me semble par exemple significatif que les scènes initiales des deux textes cités décrivent des fiacres. Chez Bourget, la voiture doit emporter Claude Larcher et René Vinci à la soirée de la comtesse Komof, dans le quartier de l'Arc-de-Triomphe, c'est-à-dire que le trajet en voiture relie le faubourg physique et le Faubourg social qui l'a déserté. Le héros du roman y trouve une société mélangée, cosmopolite où l'on trouve à la fois « les duchesses du plus pur faubourg Saint-Germain » et « de simples femmes d'artistes ». Dans le roman, cette société sans attaches territoriales est l'agent qui va corrompre moralement Vinci, qui a grandi dans l'espace protecteur et protégé d'une vieille enclave du faubourg.

Dans la nouvelle de Villiers, au contraire, la voiture dépose le Comte d'Athol dans un espace domestique qui va se refermer comme une tombe ou comme un sanctuaire sur le personnage qui se livre à une passion occulte pour son épouse décédée. Le cadre hors-temps, hors-ville du faubourg Saint-Germain offre un écrin idéal à cette « étude de pathologie morbide¹² » dont Huysmans récupérera certaines expressions dans *À Rebours*, autre « roman du faubourg » s'il en est.

Ainsi cet espace d'entre-deux est pris en tension entre deux dynamiques, l'une proprement urbaine qui ouvre, qui mélange, qui influence et corrompt, l'autre celle du territoire enclavé qui enferme, dévitalise et aliène, il est un tiers-espace où se joue le destin en impasse de la noblesse parisienne.

J'ai commencé cette présentation par une citation de Walter Benjamin, et souhaiterais la refermer par une autre note du *Livre des passages* : « Comment les grilles, en tant qu'allégorie, s'établissent en enfer¹³. » Il me semble qu'en envisageant le faubourg Saint-Germain comme un sémiophore spatial, on donne écho à cette idée. C'est un lieu où l'anti-modernité littéraire a posé la grille des enfers. D'ailleurs, la Porte de l'Enfer de Rodin n'ouvre-t-elle pas sur la rue de Varenne ?

¹¹ VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Véra », dans : *Contes cruels*, éd. Alan Raitt et Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 551.

¹² VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Véra », *op. cit.*, p. 1265.

¹³ BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des passages*, *op. cit.*, p. 107.